PALAIS DE LA PORTE DORÉE

DOSSIER DE PRESSE



UNE HISTOIRE DU CINÉMA FRANÇAIS

HÉRITAGES MAGHRÉBINS

EXPOSITION - 30 OCTOBRE 2026 - 21 MARS 2027

La petite dernière de Hafsia Herzi © 2025 June Films - Katuh Studio - Arte France Cinéma - ZDF - MK Productions - MK2 Films

Une histoire du cinéma français c'est...

Une grande exposition de cinéma

Extraits de films, affiches, storyboards, photos de tournage et Césars retracent soixante ans de création, de *Mektoub ?* d'Ali Ghalem en 1969 à *La Petite Dernière de Hafsia Herzi* en 2025.

Des visages connus des stars qui leur ont ouvert la voie

Jamel Debbouze, Roschdy Zem, Rachida Brakni, Samir Guesmi ou Hafsia Herzi y côtoient les pionniers qui ont tracé le chemin : Ali Ghalem, auteur du premier film sur les travailleurs immigrés en France, Tewfik Farès, créateur de l'émission Mosaïque, Yamina Benguigui ou Mehdi Charef.

Des archives inédites

Des premiers pas de cinéastes à l'IDHEC aux coulisses des tournages, l'exposition dévoile des documents rares : scénario de *Mektoub ?*, photographies du tournage des *Sacrifiés* d'Okacha Touita ou de *Dupont Lajoie* d'Yves Boisset, storyboards d'*Hors-la-loi* de Rachid Bouchareb. Les archives de l'émission *Mosaïque*, les images de la Cinémathèque d'Alger et les traces de la vie des salles de quartier, comme le Barbès Palace donnent à voir la fabrique des films et la mémoire de celles et ceux qui les ont fait exister.

Quatre films sauvés de l'oubli

Mektoub ?, *Les Passagers* d'Annie Tresgot, *Bye Bye* de Karim Dridi et *Les Ambassadeurs* de Naceur Ktari ont été restaurés avec le CNC, la Cinémathèque française et l'association Talitha.

Des artistes qui composent la programmation culturelle

Camélia Jordana signe la soirée d'ouverture, Rachida Brakni une carte blanche de projections, et Baya Kasmi, Leyla Bouzid, Laïla Marrakchi et Adila Bendimerad se retrouvent pour une rencontre autour du regard des femmes dans le cinéma maghrébin.

Les 20 ans d'*Indigènes* de Rachid Bouchareb célébrés

Prix d'interprétation collectif à Cannes, nomination aux Oscars : le film a également contribué à faire évoluer la loi sur les pensions des anciens combattants. De nombreuses archives témoignent de son retentissement et illustrent l'impact du film bien au-delà du cinéma.



Tétouan, L'Avenida, Maroc © Stephan Zaubitzer

La banlieue qui entre dans le champ

Avec *Le Thé au harem d'Archimède* de Mehdi Charef puis *La Haine* de Mathieu Kassovitz, les quartiers deviennent un territoire de cinéma, jusqu'au film fantastique d'*Animale* d'Emma Benestan plus récemment.

Quand le cinéma descend dans la rue

Il y a la grève de la faim de René Vautier contre l'interdiction du film *Octobre à Paris* de Jacques Panijel sur les évènements du 17 octobre 1961 de Jacques Panijel, la Marche de 1983, et l'appel des 66 cinéastes contre les lois Debré en 1997.

Une histoire populaire

Taxi de Gérard Pirès avec Samy Naceri a réuni 10 millions de spectateurs, *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre* d'Alain Chabat avec Jamel Debbouze 14 millions, et *Chouchou* de Merzak Allouache avec Gad Elmaleh près de 4 millions. *Indigènes* de Rachid Bouchareb a dépassé les 3 millions et *La Haine* les 2 millions : ces films ont rassemblé la France entière.

Éditorial de Constance Rivière

Directrice Général du Palais de la Porte Dorée



© C. Zannettacci

« Le cinéma est présent depuis l'origine du Musée, à travers sa programmation et dans son parcours permanent, mais nous n'avions pas encore consacré de grande exposition au cinéma. La bande dessinée, la musique, l'art contemporain ont eu déjà leurs moments, mais pas le septième art. C'est désormais le cas et il y a quelque chose de réjouissant à ce que cela corresponde aux vingt ans de la création du Musée.

La préparation de cette exposition nous a mis face au défi suivant : comment éviter le piège d'une exposition dont le cœur serait la reproduction d'une histoire de représentation stéréotypée des immigrés à travers le cinéma ? Pour y échapper, nous avons fait le choix de raconter une autre histoire, non pas celle du regard porté sur les immigrés, mais celle du cinéma français réinventé par les immigrés et leurs enfants. À ce premier défi venait s'en ajouter un second : comment raconter cette histoire sans assigner les acteurs de cette réinvention à leurs origines ou celles de leurs parents ? En d'autres termes, comment raconter cette histoire sans en faire une histoire à part, mais bien le dévoilement d'un pan fondamental de l'histoire du cinéma français ?

Pour y répondre, l'équipe curatoriale et le conseil scientifique se sont attachés à tisser finement les liens entre immigration maghrébine et création cinématographique, entre récit collectif et parcours intimes, entre histoire sociale, politique et artistique. Grâce à eux, l'exposition révèle pour la première fois une histoire de création et de transmission qui, sur soixante ans, va des pionniers aux héritiers. Dans un contexte paradoxal, marqué à la fois par la recrudescence de la xénophobie et par la fierté que ces artistes immenses apportent à la France, l'exposition invite à reconnaître pleinement l'apport des artistes issus de l'immigration dans notre patrimoine commun. Il ne s'agit pas d'écrire une histoire parallèle mais de réparer le tissu troué de notre histoire du cinéma. Et à travers cet art tellement populaire, rassembleur, d'inviter à un regard apaisé et reconnaissant sur tout ce que l'immigration a apporté à la France.

Du film *Indigènes* de Rachid Bouchareb, dont nous fêtons les 20 ans et qui contribua à changer l'histoire tout court en permettant la revalorisation des pensions de retraite des soldats de l'armée française issus des colonies engagés dans la libération de la France, à des films formidables qui avaient été oubliés et dont certains ont fait l'objet d'une restauration pour l'occasion, d'œuvres parfois enfermées dans des catégories à de grands succès populaires, du film intimiste à la comédie, du polar au western, du fantastique au road movie, l'exposition révèle la diversité des genres et des regards qui composent cette histoire.

Cette exposition est dédiée à la mémoire de Mehdi Charef, dont l'engagement, la générosité et la précieuse contribution ont profondément nourri ce projet. »

5 questions à Clémentine Deroudille et Lucile Humbert Beldjoudi

Commissaires de l'exposition

Comment est née l'idée de raconter cette histoire du cinéma français ?

Lucile : Constance Rivière connaissait le travail de Clémentine, commissaire d'exposition indépendante, et lui a proposé ce projet. Il a rencontré mes quinze années de cinéma au musée, de programmation et d'accompagnement de cinéastes avec le Groupe de recherches et d'essais cinématographiques (GREC). Nous avons recentré le fil de la Saison Méditerranée sur le Maghreb : une histoire à part entière qui n'a jamais été retracée dans une exposition.

Clémentine : Monter une exposition, c'est aussi choisir des œuvres phares. Les vingt ans d'*Indigènes*, en 2026, ont beaucoup compté : nous voulions rendre hommage à ces cinéastes qui ont transformé le cinéma français, et parfois la société française.

Quel parti pris avez-vous choisi ?

Clémentine : Raconter une histoire inédite, du cinéma populaire au plus confidentiel, en créant des ponts : de *Mektoub ?* d'Ali Ghalem aux œuvres d'Abdellatif Kechiche ou de Mehdi Charef. Révéler des artistes méconnus comme Mohamed Zinet ou Malek E. Kateb, rappeler l'importance de Smaïn, « grand frère » de Jamel Debbouze. Sortir des stigmatisations pour montrer comment le cinéma change les regards, et comment le rire fait réfléchir.

Lucile : Nous voulions aussi faire entrer les visiteurs dans les films, leurs regards, leurs sons, leurs audaces, comme dans *Ali au pays des merveilles* de Djouhra Abouda et Alain Bonnamy. Le parcours part du lendemain des indépendances et dessine une généalogie, avec ses continuités et ses ruptures. Les femmes y ont leur place dès les premiers films, et leur liberté se réinvente aujourd'hui chez Houda Benyamina, Emma Benestan ou Zoulikha Tahar.

Que nous dit cette histoire du cinéma sur la société française ?

Clémentine : Le cinéma peut faire bouger les lignes. Le jour de la sortie d'*Indigènes*, Jacques Chirac annonçait l'alignement des pensions des anciens combattants des ex-colonies. Avec *Mémoires d'immigrés*, Yamina Benguigui a fait entendre pour la première fois le récit des familles immigrées, encore étudié dans les universités du monde entier. Aujourd'hui, nos plus grands artistes s'inscrivent dans cette histoire, de Jamel Debbouze à Camélia Jordana.

Lucile : Je la vois d'abord dans la fabrication des films : qui peut tourner, produire, montrer ? Rabah Ameur-Zaïmeche crée sa société pour tourner *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?* avec les habitants de son quartier. Cette histoire habite aussi les familles : Lina Soualem écoute les silences de son père dans *Leur Algérie*, Hassen Ferhani interroge sa filiation dans *Alea Jacarandas*. J'ai envie de parler de « double présence », en écho à la « double absence » d'Abdelmalek Sayad.

Les artistes ont été associés à la préparation. Comment avez-vous travaillé avec eux ?

Clémentine : Mehdi Charef a été un soutien sans faille, une boussole quand les doutes s'installaient. Rachid et Farah Bouchareb nous ont ouvert leurs archives. Nous avons rencontré Karim Dridi, Ali Ghalem, Baya Kasmi… Le plus difficile a été de découvrir que des fonds d'archives avaient disparu, faute d'intérêt, comme pour Malik Chibane. Remercions l'INA, la Cinémathèque idéale des banlieues du monde ou le GREC, qui sauvent ces archives.

Lucile : Plusieurs artistes, dont Slimane Dazi, ont choisi une œuvre du parcours et raconté ce qu'elle représente pour eux. Tewfik Farès est un peu le parrain de tous : avec son émission culte *Mosaïque*, il a offert aux cultures de l'immigration une « safe place » avant l'heure, dont je retrouve l'écho dans *Clique*, avec Mouloud Achour.

Une archive, une image qui vous a marquée ou que vous souhaitez partager avec les visiteurs ?

Lucile : *Mektoub ?* d'Ali Ghalem, qui ouvre l'exposition avec son regard sur le travail, les bidonvilles, les désillusions, les solidarités. Sa restauration par la Cinémathèque idéale des banlieues du monde permet de le redécouvrir. Et pendant que nous préparions l'exposition, Ali tournait à Alger : son premier film entre au musée, lui poursuit son œuvre. Faire entrer cette histoire dans notre patrimoine, c'est en faire une histoire commune, dont on peut être fiers.

Clémentine : Le storyboard que Mehdi Charef est venu déposer au musée au tout début de la préparation. Je rêvais depuis des mois de le voir, et la gentillesse, l'humilité de ce geste m'ont beaucoup émue. Je suis aussi très fière de montrer la caméra de René Vautier, au moment où son nom est retiré d'un cinéma du sud de la France.

Introduction

Depuis plus de soixante ans, le cinéma français se transforme sous l'impulsion de cinéastes, acteurs et actrices issus de l'immigration maghrébine. Leurs œuvres ont introduit de nouveaux récits, de nouveaux visages et de nouvelles formes, redéfinissant les imaginaires du septième art.



Rayhan Guaran, Nisrin Erradi et Nisrine Benchara dans le film *Reines* de Yasmine Benkiran, 2022 (extrait du Catalogue © 2026 Éditions de La Martinière)

L'exposition *Une histoire du cinéma français. Héritages maghrébins* retrace cette histoire en mettant en lumière celles et ceux qui ont contribué à façonner et qui façonnent encore le cinéma français. Des réalisateurs, des pionniers **Ali Ghanem**, **Naceur Ktari** à **Mehdi Charef**, **Rachid Bouchareb**, **Yamina Benguigui**, **Hafsia Herzi** à **Lina Soualem**, comme des acteurs tels que **Jamel Debbouze**, **Rachida Brakni**, **Roschdy Zem**, **Samir Guesmi** ou **Sami Bouajila**, ont contribué à façonner une histoire culturelle singulière.

Leurs parcours, entre la France et le Maghreb, ont participé à redéfinir , les imaginaires du cinéma français au fil des générations. Leurs films, souvent pionniers, mêlent expérience de l'exil, quête d'identité et renouveau des formes cinématographiques. Plutôt que de s'attacher aux figures de l'immigration telles qu'elles ont été représentées à l'écran, ***Une histoire du cinéma français* choisit de se placer du côté des artistes** qui, depuis les années 1960, ont écrit de larges pans de l'histoire du cinéma français sans que cette histoire n'ait jamais été racontée.

À travers des **extraits de films**, des **affiches**, des **photographies de tournage**, des **story boards**, des **objets iconiques du cinéma** comme des Césars ou encore des **archives de presse**, *Une histoire du cinéma français* propose une **traversée concrète et sensible** de cette histoire.

L'exposition met en dialogue des œuvres largement reconnues et d'autres **plus rarement montrées**, parfois **restaurées ou numérisées** pour l'occasion. L'exposition s'achève sur une séquence tournée vers l'avenir : l'irruption du **cinéma de genre**, l'**importance des femmes**, la **liberté formelle**, l'**audace des récits** et l'**émergence de nouvelles voix** circulant entre les deux rives.

Présentée au Musée national de l'histoire de l'immigration et inscrite dans le cadre de **la Saison Méditerranée 2026**, l'exposition




Photogrammes du film *Mektoub ?* d'Ali Ghanem (extrait du Catalogue © 2026 Éditions de La Martinière)

prend place dans un lieu où les questions de mémoire et de récit sont au cœur du projet. Le cinéma y apparaît comme un espace privilégié pour saisir les circulations entre la France et le Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) et pour comprendre comment ces trajectoires individuelles participent d'une histoire culturelle partagée.

L'exposition est également présentée à l'occasion des **vingt ans du film *Indigènes*** (2006) de **Rachid Bouchareb**. Véritable événement lors de sa sortie, récompensé par le Prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes pour l'ensemble de ses acteurs principaux et nommé à l'Oscar du meilleur film international, ce film a contribué à faire évoluer le regard porté sur les soldats coloniaux de la Seconde Guerre mondiale et occupe **une place majeure dans l'histoire du cinéma français contemporain**.

La préparation de cette exposition bénéficie de la contribution précieuse d'artistes, venus d'horizons professionnels variés (cinéastes, acteurs et actrices, scénaristes, etc.). Leur participation prend des formes multiples et complémentaires à ce projet : certains sont présents dans l'exposition à travers de courts textes expliquant des films qui les ont accompagnés dans leur parcours. D'autres contribuent à la réflexion autour de la programmation et à la sélection des œuvres présentées. D'autres encore jouent un rôle de passeurs, facilitant les rencontres et ouvrant leurs réseaux. Leur générosité et leur regard sont essentiels à la construction de cette exposition, fruit d'un dialogue collectif autour des histoires, des mémoires et des imaginaires du cinéma.

Parmi ces artistes, Mehdi Charef a occupé une place toute particulière. Écrivain et cinéaste majeur, auteur du *Thé au harem d'Archi Ahmed* et de son adaptation au cinéma, il a contribué avec générosité à la réflexion autour du projet et en a suivi attentivement la préparation. **L'exposition lui est dédiée.**

4 films présentés dans l'exposition font actuellement l'objet d'une restauration, menée avec le concours du **CNC**, de la **Cinémathèque française**, de l'**INA** et de l'**association Talitha**.

Les Passagers (El Ghorba) d'Annie Tresgot est restauré par le CNC ; ***Mektoub ?*** d'Ali Ghanem l'est aussi, dans le cadre de la Cinémathèque idéale des banlieues du monde avec la Cinémathèque française ; ***Bye Bye*** de Karim Dridi est également restauré par la Cinémathèque française ; et ***Les Ambassadeurs*** de Naceur Ktari est restauré par Talitha, l'association de Léa Morin.

L'exposition contribue ainsi, au-delà de sa programmation, à faire redécouvrir et à préserver un patrimoine cinématographique longtemps méconnu.

1960–1980
Exils et contrechamps

À partir des années 1950, les indépendances du Maroc, de la Tunisie puis de l'Algérie reconfigurent les échanges entre les deux rives de la Méditerranée. Dans les années 1960-1970, tandis que la Nouvelle Vague renouvelle les formes et que le cinéma militant s'impose, les migrations postcoloniales s'intensifient, mais celles et ceux qui les vivent restent largement hors champ. À Paris, une autre histoire s'écrit.

Des cinéastes venus du Maghreb s'y forment, notamment à l'Institut des hautes études cinématographiques (IDHEC), ancêtre de La Fémis. Certains repartent, d'autres s'installent en France. Une diaspora intellectuelle se constitue, investit les cinémas du Quartier latin, les ciné-clubs, les revues. Ali Ghalem en fait partie. Il réalise le premier film sur l'immigration en France et le quotidien des travailleurs immigrés : *Mektoub ?* (1967). Des réalisateurs français s'emparent également de la question de l'immigration comme Michel Drach avec *Élise ou la Vraie Vie* (1970) ou Yves Boisset avec *Dupont Lajoie* (1975), premier film populaire abordant le racisme.

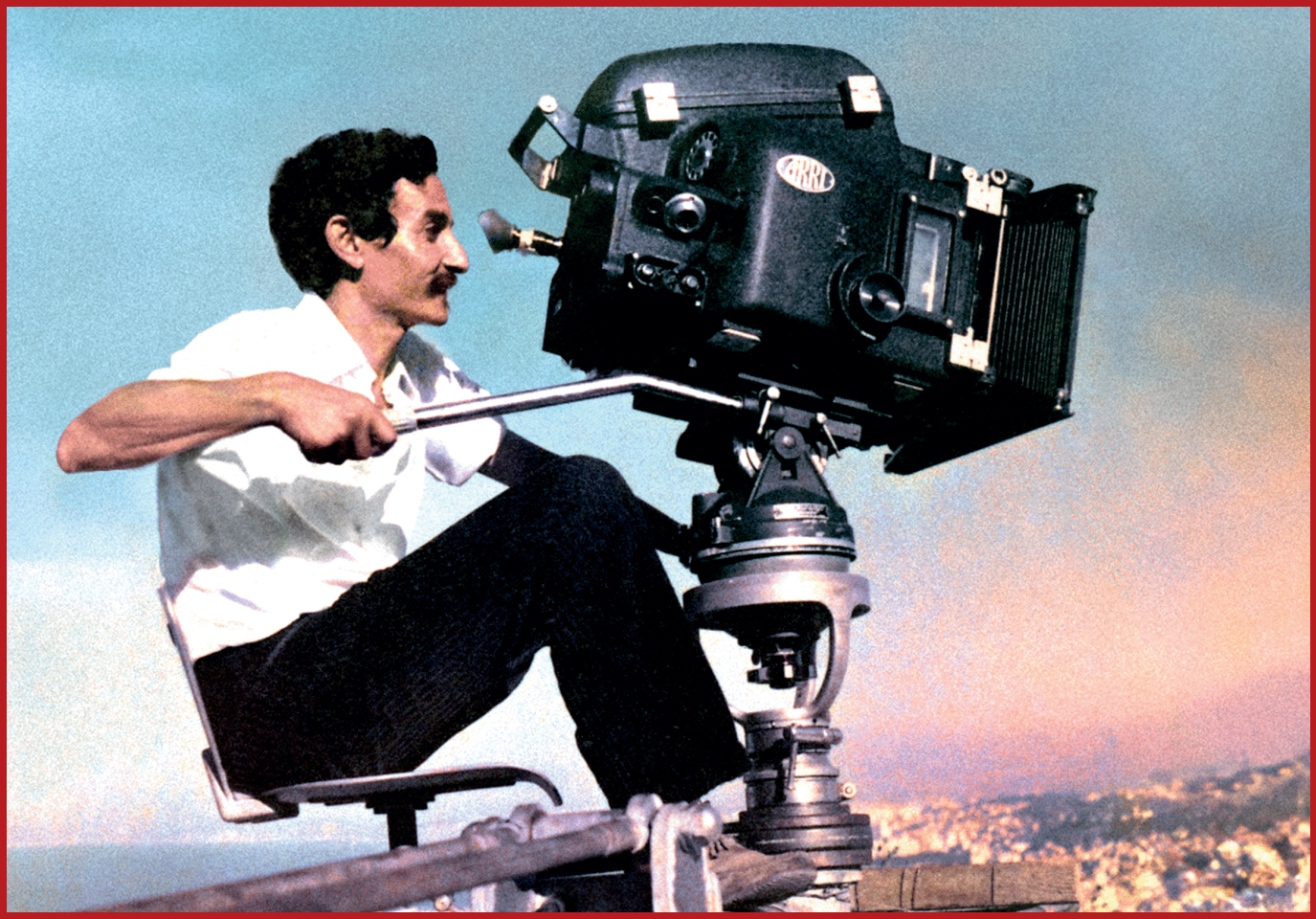


UN FILM

Peuple en marche ou *L'Algérie en flammes* de René Vautier

Avec *Peuple en marche* ou *L'Algérie en flammes*, René Vautier accompagne les luttes anticoloniales et l'invention d'un cinéma tourné vers le peuple. Ses films relient combats ouvriers, solidarités immigrées et engagement politique dans une même éthique : filmer avec, et non sur. En 1973, il mène une grève de la faim pour obtenir la sortie du film *Octobre à Paris* interdit sur le 17 octobre 1961 réalisé par Jacques Panijel.

René Vautier en tournage en Algérie
photographié par Ahmed Rachedi, années 1970
(extrait du Catalogue © 2026 Éditions de La Martinière)



© Mohamed Zinet

UN VISAGE

Mohamed Zinet

Mohamed Zinet a débuté sa carrière au théâtre en Algérie avec Kateb Yacine, puis dans la troupe du metteur en scène français Jean-Marie Serreau. Il a aussi été l'assistant de Giollo Pontecorvo pour le film *La Bataille d'Alger*. Reconnu comme comédien en Algérie, il devient « culte » grâce à la réalisation de son unique film en 1971, *Tahia Ya Didou !* (*Alger insolite*), où l'artiste détourne une commande de la ville d'Alger pour en faire une ode poétique et politique. Ce film provoque son exil en France où il devient la figure du travailleur immigré arabe dans le cinéma français, avec ses rôles dans *Dupont Lajoie* d'Yves Boisset, *La Vie devant soi* de Moshé Mizrahi (1977), *Le Bougnoul* de Daniel Moosmann (1975) ou encore les films de René Vautier.

Dans cette partie, l'exposition montre comment le cinéma devient un espace de lutte. Dans le sillage de Mai 68, les collectifs Cinélutte et Medvedkine, initiés par Chris Marker, filment les grèves dans les usines occupées et donnent aux travailleurs immigrés une place nouvelle à l'écran. Annie Tresgot filme au plus près leur quotidien dans *Les Passagers*. Plus loin, *Dupont Lajoie*, tourné sous la menace de l'extrême droite, devient un succès populaire avec plus d'un million de spectateurs, tandis que Michel Drach doit financer lui-même *Élise ou la Vraie Vie*, faute de producteur prêt à porter cette histoire d'amour entre un ouvrier algérien et une Française.

1980–2000
Révélations et premier plan

Dans le sillage de la Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983, une nouvelle génération de cinéastes, d'acteurs et d'actrices issus de l'immigration maghrébine ouvre le cinéma français à d'autres récits. La banlieue entre dans le champ du cinéma. Avec *Le Thé au harem d'Archimède* de Mehdi Charef comme avec les films de Rachid Bouchareb, les quartiers populaires cessent d'être un simple décor pour devenir un territoire de cinéma, traversé par les questions du racisme, des violences policières, de l'identité et de l'émancipation.

Le choc médiatique provoqué par la sortie de *La Haine* de Mathieu Kassovitz en 1995 marque un tournant. Avec l'arrivée des multiplexes en périphérie des villes, la production cinématographique s'oriente vers des films blockbusters ayant pour thème les banlieues. Dans le même temps, s'éloignant des représentations sensationnalistes, Malik Chibane, Rachid Djaïdani, Karim Dridi ou Rabah Ameur-Zaïmeche filment leurs territoires, entre chronique sociale, humour et réalisme poétique.



Mehdi Charef sur le tournage du film *Le Thé au harem d'Archimède*, photographié par Jacques Prayer, mars 1985 (extrait du Catalogue © 2026 Éditions de La Martinière)

Les années 1990 voient aussi émerger une génération de comédiens et comédiennes qui accèdent à des premiers rôles : Isabelle Adjani, Sami Bouajila, Rachida Brakni, Jamel Debbouze, Gad Elmaleh, Samir Guesmi, Zinedine Soualem ou Roschdy Zem déplacent les imaginaires du cinéma français. Puis viennent Leïla Bekhti, Hafsia Herzi, Karim Leklou ou Tahar Rahim révélés notamment par Jacques Audiard et Abdellatif Kechiche.



UN FILM

Le Thé au harem d'Archimède de Mehdi Charef

Avec *Le Thé au harem d'Archimède*, Mehdi Charef ouvre une voie nouvelle et devient un marqueur générationnel en racontant l'amitié de deux adolescents vivant en banlieue parisienne, dont l'un est fils d'immigrés. Les films de **Mehdi Charef**, **Rachid Bouchareb** et **Abdelkrim Bahloul** racontent de l'intérieur une jeunesse confrontée au racisme et à la relégation. Une parole directe qui rompt avec les clichés et fait entrer les enfants de l'immigration au cœur du récit et de l'écriture cinématographique.

x



Isabelle Adjani et Yamina Benguigui sur le tournage du film *Soeurs*, © Marcel Hartmann

UN VISAGE

Yamina Benguigui

Réalisatrice et productrice, dont le parcours croise celui de Rachid Bouchareb, Yamina Benguigui donne la parole aux pères, aux mères et aux enfants dans *Mémoires d'immigrés, l'héritage maghrébin* (1997). Avec *Inch'Allah dimanche* (2001), porté par Fejria Deliba, elle explore l'exil et l'émancipation des femmes. Une démarche qu'elle poursuit dans *Sœurs* (2021), où elle réunit Isabelle Adjani, dont elle est proche depuis leur rencontre en Algérie en 1988, Rachida Brakni et Maïwenn. Entre documentaire et fiction, son cinéma inscrit les histoires familiales et les mémoires de l'immigration dans le récit collectif.

+ Dans cette partie, le visiteur découvre aussi *Mosaïque*, l'émission de Tewfik Farès suivie par plus de six millions de téléspectateurs chaque semaine sur FR3, qui devient un véritable laboratoire où cinéma, débats et cultures de l'immigration se rencontrent, en arabe comme en français.

L'exposition revient sur le tournant des années 1980, quand *Bâton rouge* de Rachid Bouchareb et *Le Thé à la menthe* d'Abdelkrim Bahloul font entrer de nouveaux récits dans le cinéma français. Puis *La Haine* impose la banlieue au cœur du cinéma, tandis que l'humour, de Mahmoud Zemmouri à Jamel Debbouze, devient un formidable espace de représentation populaire. Dans le même temps, de Fejria Deliba à Rachida Brakni, de Sami Bouajila à Roschdy Zem, une nouvelle génération d'acteurs et d'actrices s'impose dans tous les genres et fait définitivement voler en éclats les rôles qui leur sont traditionnellement assignés.

2000–2020
Circulations et réinventions

Depuis une trentaine d'années, le cinéma devient aussi un espace de transmission, de réparation et de circulation entre les deux rives de la Méditerranée. Les histoires longtemps tenues à l'écart du récit national trouvent enfin leur place à l'écran. En évoquant la guerre d'Algérie, les discriminations héritées de l'histoire coloniale ou les mobilisations citoyennes contre les crimes racistes, des réalisateurs s'attachent à réparer les effacements de l'histoire officielle. Parallèlement, les frontières se déplacent. Certains films explorent les liens qui unissent la France, l'Algérie, le Maroc et la Tunisie, mais aussi les trajectoires de celles et ceux qui vivent entre plusieurs territoires.

Le départ, le retour, l'entre-deux deviennent de nouveaux imaginaires du cinéma. À partir des années 2000, les récits se tournent vers des histoires plus personnelles, où les mémoires familiales deviennent des sujets centraux. Certains s'intéressent au pays de leurs parents ou de leurs grands-parents, d'autres s'y installent, y tournent ou y produisent leurs films.

Ensemble, ils réinventent et ouvrent une nouvelle page de l'histoire du cinéma.



UN FILM

La Petite Dernière de Hafsia Herzi

Nouvelle génération, nouveaux enjeux, le film *La Petite Dernière* de **Hafsia Herzi**, 2025 ; adapté du roman éponyme de Fatima Daas publié en 2020.

La Petite Dernière (2025), récompensé de la Queer Palm à Cannes, interroge le parcours de Fatima, jouée par **Nadia Melliti**. Primée de la palme de l'interprétation féminine à Cannes et du César du meilleur espoir féminin, celle-ci incarne une jeune femme d'origine algérienne qui grandit en banlieue parisienne et vit un conflit de loyauté entre son homosexualité et sa foi musulmane, entre une communauté de jeunes et sa famille.



Rachida Brakni © Pool Benainous - Stevens - Gamma Rapho

UN VISAGE

Rachida Brakni

Née dans une famille modeste d'immigrés algériens, **Rachida Brakni** s'impose rapidement comme l'une des premières actrices françaises d'origine maghrébine à dépasser les rôles stéréotypés associés à l'immigration. Formée au Conservatoire national supérieur de Paris, elle rejoint la Comédie-Française en 2001. En 2002, elle reçoit le César du meilleur espoir féminin pour son rôle dans *Chaos* de Coline Serreau, ainsi que le Molière de la révélation féminine pour *Ruy Blas* de Brigitte Jaques-Wajeman. Depuis, elle mène une carrière entre cinéma et théâtre, travaillant notamment avec André Téchiné et dans plusieurs coproductions franco-algériennes comme *Barakat !* d'Amy Jephta, *Maintenant ils peuvent venir* de Salem Brahimi, *Sœurs* de Yamina Benguigui ou *Houria* de Mounia Meddour. Elle se distingue également comme chanteuse, avec deux albums, et comme autrice avec *Kaddour* (2024), récit consacré à la mémoire de son père, travailleur immigré, et à ses propres racines et plus récemment *La part absente* (Stock) paru cette année aborde les questions de l'effacement de l'identité, l'assimilation et le poids des non-dits liés à la guerre d'Algérie.

L'exposition montre ici comment le cinéma devient un espace de mémoire et de transmission : de *Mémoires d'immigrés* de Yamina Benguigui à *Indigènes* de Rachid Bouchareb de Rachid Bouchareb, *La Marche* de Nabil Ben Yadir ou *Nos frangins* de Rachid Bouchareb, il revient sur les histoires et les oublis que le cinéma peut contribuer à réparer.

Elle explore aussi les récits plus intimes d'une génération qui filme ses parents, ses grands-parents et les traces de l'exil, comme Lina Soualem dans *Leur Algérie*, ou les trajectoires de celles et ceux qui vivent entre plusieurs rives, des chibanis aux harragas.

Enfin, une nouvelle génération s'affranchit des frontières assignées au « cinéma de l'immigration » et investit tous les genres : fantastique avec *Animale* d'Emma Benestan, cape et épée avec *Toutes pour une* de Houda Benyamina ou science-fiction avec *Animalia* de Sofia Alaoui.



© Aglae Bory

Rencontre avec Rachid Bouchareb

Producteur et réalisateur notamment de la trilogie franco-algérienne *Indigènes*, *Hors-la-loi* et *Nos frangins*.

En 2006, Indigènes provoquait la revalorisation des pensions des anciens combattants coloniaux. Vingt ans après, qu'est-ce qui vous touche davantage : que le film ait changé la loi, ou qu'il n'ait toujours pas suffi à changer les regards ?

Ce qui me touche le plus, c'est de voir qu'un film a pu faire bouger la loi, mais pas encore les mentalités. Je suis arrivé après des associations, des anciens soldats mobilisés depuis des années pour que ces anciens combattants bénéficient des mêmes droits que les autres. Mais ils n'avaient pas le pouvoir qu'a pu avoir un film ayant réuni plus de 3,5 millions de spectateurs en salle. J'ai réalisé *Indigènes* en espérant qu'il permettrait de mettre fin à cette injustice, et j'ai organisé une projection pour le président Jacques Chirac dans cet objectif. Mais c'est le succès à Cannes, les acteurs qui ont porté le film - dont certains étaient déjà des stars -, l'engouement mondial, qui ont finalement participé au changement de regard sur ces soldats.

Je constate hélas que depuis, on a fait marche arrière dans le débat public. Des personnes jadis très minoritaires, aujourd'hui bien plus nombreuses, considèrent encore comme des étrangers, voire comme une menace, des personnes installées dans ce pays depuis plusieurs générations.

Des historiens et des témoins avaient documenté ces soldats oubliés avant vous. Qu'est-ce que la fiction, et plus particulièrement le cinéma, apporte en plus ?

L'émotion est primordiale, et c'est la force du cinéma que de la faire naître. Je ne dis pas qu'il n'y en a pas dans le documentaire, mais c'est plus difficile à faire passer, plus rare. Pour écrire le scénario d'*Indigènes*, je suis allé à la rencontre d'anciens soldats de l'armée d'Afrique et d'associations, j'ai recueilli leurs anecdotes, tout en veillant à la validation scientifique avec l'historien Pascal Blanchard. Ce film, et les multiples émotions qu'il a fait naître - tristesse, admiration, indignation, compassion - a su toucher le public en profondeur. Beaucoup de personnes m'en parlent encore, toutes générations confondues. La force d'un film par rapport au documentaire, c'est aussi de toucher un public bien plus nombreux, au cinéma comme à la télévision.

Après *Indigènes*, vous avez réalisé *Hors-la-loi* sur la guerre d'Algérie, puis *Nos frangins*, inspiré par la mort de Malik Oussekine, tué par des policiers. S'agit-il d'un seul et même film sur la manière dont un pays fabrique ses oublis ?

Cette trilogie franco-algérienne, qui s'étire sur 80 ans, aurait pu en effet être un film en trois actes, mais très long ! Je voulais parler de trois générations : celle qui a fait les guerres mondiales, celle qui a participé aux guerres d'indépendance, y compris depuis la France, puis la troisième, voire quatrième génération, qui ne sont plus des immigrés. J'ai voulu montrer, dans ces trois films, les violences endurées par ces trois générations, et amener une réflexion sur la place de ces personnes dans la société française.

Que vous inspire l'exposition sur les héritages maghrébins du cinéma français ?

Je trouve intéressant de mettre en lumière le fait qu'une partie du cinéma français est faite d'enfants venus de l'immigration. Il y a des stars, mais aussi des films et des acteurs moins connus que cette exposition fera découvrir. Je suis tout particulièrement sensible au travail de la nouvelle génération, qui a une autre histoire, une autre place que ses parents et grands-parents. Certains continuent de raconter des histoires liées aux dégâts de la colonisation, rendent hommage à leurs aînés ; d'autres pas du tout. Ils font du cinéma français, ils en font partie et participent à sa diversité. C'est tout.



Acteurs du film *Indigènes* lors du 59ème festival de Cannes, cérémonie de clôture, 2006
© Pool Benainous / Catarina / Legrand / Gamma Rapho



Le film *Indigènes* fête ses 20 ans

En 2026, 20 ans après la sortie d'*Indigènes*, réalisé par Rachid Bouchareb et les effets politiques qu'il eut sur la reconnaissance des tirailleurs, le rôle du cinéma pour bouleverser les consciences et ouvrir un espace à la reconnaissance et la transmission de l'histoire se pose toujours avec autant d'acuité.

Le triomphe d'*Indigènes* marque un tournant majeur. En redonnant chair aux soldats coloniaux oubliés, la reconstitution historique devient un geste à la fois esthétique et politique.

Après ses premiers films qui abordent chacun la question de l'exil, Rachid Bouchareb triomphe avec *Indigènes* (2006). Ce film réunit 3 millions de spectateurs, remporte une Palme d'or à Cannes pour les acteurs, un César pour le scénario à Rachid Bouchareb et Olivier Lorelle et représente la France aux Oscars à Los Angeles.

Autour de l'exposition



LE CATALOGUE

Héritages maghrébins : Une histoire du cinéma français
29,90 €
224 pages
Éditions La Martinière

Ce catalogue se compose de nombreux articles scientifiques, de focus sur des films, de biographies et d'entretiens rédigés par des spécialistes, critiques, journalistes ou témoins de ces évolutions. Il est illustré par une iconographie riche et variée : photogrammes, storyboards, affiches, photographies de tournages..., dont de nombreux documents inédits issus de fonds privés. Véritable ouvrage de référence, il s'adresse à toutes celles et ceux qui s'intéressent à d'autres manières d'écrire l'histoire du cinéma français.

Sous la direction d'Ahmed Bedjaoui, réalisateur, producteur, critique et universitaire, Marie Pierre-Bouthier, maîtresse de conférences en histoire et esthétique du cinéma documentaire à l'université de Picardie Jules Verne, et Salima Tenfiche, maîtresse de conférences en études cinématographiques à l'université Sorbonne Nouvelle.


mis en morceaux par les scientifiques, dans *Vénus noire* (2010) ; du corps exalté de Rym, jeté dans une chorégraphie éperdue pour sauver Slimane, dans *La Graine et le Mulet* ; du corps d'Adèle saisi en plan rapproché et traversé par toutes les émotions erratiques propres au sentiment amoureux, dans *La Vie d'Adèle* (2013), des corps libres, mouvants et gorgés de lumière des jeunes des *Mektoub*. À l'instar de *L'Esquive* où des adolescents des cités découvrent leurs premiers émois amoureux, il s'agit, aussi, dans bon nombre de films de Kechiche, de récits initiatiques. Se saisissant du texte de Marivaux qu'ils déclament au cœur des barres de HLM, reprenant possession de la culture classique dominante, ils renversent la donne ; en la mêlant savamment à leur langue, ils en opèrent une judicieuse réinvention.

Aure Atika et Sami Bouajila dans le film *La Faute à Voltaire* d'Abdellatif Kechiche, 2000.

186 Circulations et (re)inventions

Rengaine, de Rachid Djaïdani, 2012

Par Gabriel Bortzmeyer

Réécriture de *Roméo et Juliette*, *Rengaine* (2012) en déplace l'intrigue dans les communautés issues de l'immigration du nord de Paris. Darcy, Noir chrétien, aime Sabrina, Maghrébine musulmane. Ses quarante frères – le film est un conte trivialisé – désapprouvent cette union, et leur aîné Slimane pourchasse le couple. Méditation autobiographique sur le métissage, *Rengaine* est le fruit d'un tournage de neuf ans réalisé par un demi-*outsider*. Rachid Djaïdani, déjà écrivain, documentariste – et boxeur –, était étranger aux productions bien financées. Il tourne un film de contrebandier, en caméra portée, entièrement improvisé dans les rues de la capitale par des gens de son entourage ; le cinéaste revendique l'héritage de John Cassavetes. En cela, il appartient à une nouvelle génération d'indépendants issue des marges, souvent identifiée aux principes d'un « cinéma-guérilla » défendus par le réalisateur de *Donoma* (2011), Djinn Carrénard.

Sabrina Hamida et Stéphane Soo Mongo dans le film *Rengaine* de Rachid Djaïdani, 2012.

Slimane Dazi dans le film *Rengaine* de Rachid Djaïdani, 2012.

Diverses figures d'immigrés dans le cinéma français 187

Programmation culturelle

Pendant toute la durée de l'exposition, le Palais de la Porte Dorée propose une programmation de rencontres, projections, ateliers, concerts et visites. Un programme qui fait dialoguer les grandes figures du cinéma franco-maghrébin, les nouvelles générations et les publics, entre mémoire, création et transmission.

Sélection !

LE GRAND WEEK-END D'OUVERTURE DE L'EXPOSITION

Samedi 31 octobre et dimanche 1er novembre

De Tunis à Casablanca, d'Alger à Paris, à l'occasion de l'ouverture de l'exposition, le Palais met en lumière des voix majeures du cinéma contemporain à travers des rencontres, une soirée carte blanche à Camélia Jordana, des ateliers autour du 7e art et des projections de films pour petits et grands.



© Camélia Jordana

CONCERT

Carte blanche à Camélia Jordana

Samedi 31 octobre à partir de 20h

La chanteuse et comédienne franco-algérienne imagine une soirée entre musique, cinéma, langues et transmission. Elle est accompagnée de Sofiane Saïdi, pour une célébration des cultures et des imaginaires franco-maghrébins, entre rock, raï et électro.

CINÉMA FRANCO-MAGHRÉBIN

le regard des femmes occupe-t-il enfin l'écran ? | Samedi 31 octobre

Aurélie Cardin réunit Baya Kasmi, Adila Bendimerad, Leyla Bouzid et Laïla Marrakchi. Réalisatrices, scénaristes ou actrices, elles reviennent sur leurs parcours, leurs inspirations et leurs regards sur les enjeux qui traversent le cinéma aujourd'hui.



CINÉ-CLUB DU DIMANCHE

Carte blanche à Rachida Brakni : le réel des femmes

Les dimanches 8, 15, 22 et 29 novembre à 15h

Pendant toute la durée de l'exposition, l'Auditorium devient une grande salle de cinéma. Rachida Brakni inaugure ce premier cycle avec quatre films tournés en Tunisie, au Maroc, en Algérie et en France, qui explorent la condition féminine dans sa pluralité, au plus près du réel.



© Rachida Brakni

LES REBONDS

Des évènements partout en France

En résonance avec l'exposition, des projections, tables-rondes et rencontres sont proposées par des villes et des établissements culturels partenaires, dans toute la France : Cinéma L'Etoile (La Courneuve), Cinéma André Malraux (Bondy), Cinémas du Palais (Créteil), UGC Ciné Cité (Paris 19), Cinéma Le Méliès (Montreuil), Espace 93 (Clichy-sous-Bois), Théâtre National de Bretagne (Rennes), Mucem (Marseille).

Retrouvez la programmation complète ici : Rebonds Cinéma | Tout le Palais | Palais de la Porte Dorée



© Quentin Chevrier / Palais de la Porte Dorée

Commissariat de l'exposition

Clémentine Deroudille, Commissaire indépendante



© Aglae Bory

Autrice et réalisatrice, Clémentine Deroudille est commissaire d'exposition, notamment *Joann Sfar. La vie dessinée au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme* (2024), *Rock ! Pop ! Wizz ! Quand la BD monte le son* à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image à Angoulême (2023), *Romy Schneider* (2022) et *Belmondo, le Magnifique* (2026) à la Cinémathèque française. Elle a monté plusieurs expositions à la Philharmonie de Paris telles que *Doisneau et la musique* (2018) ou *Brassens ou la liberté* (2011), a créé le musée Louis-de-Funès à Saint-Raphaël (2019) et a réalisé de nombreux parcours sonores d'expositions. Ancienne journaliste de RFI, Télérama et d'autres médias, autrice d'une dizaine d'ouvrages, elle a écrit plusieurs films documentaires avec le photographe libanais Fouad ElKoury, dont *Beyrouth* (Et alors Prod., 2005), avec Emmanuelle Destremau, dont *Hommes au foyer* (2003), sur la vie quotidienne des Maliens et des Sénégalais dans les foyers parisiens, et avec Lucie Caries – *Romy, femme libre* pour France 3. Elle a réalisé en 2016 un film sur son grand-père, *Robert Doisneau ou le révolté du merveilleux*. Clémentine Deroudille est aussi programmatrice littéraire pour différents festivals littéraires (Oh les beaux jours ! Les Correspondances de Manosque) et la co-commissaire de l'exposition *Une histoire du cinéma français. Héritages maghrébins* au Palais de la Porte Dorée (2026).

Lucile Humbert Beldjoudi, Chargée de projets audiovisuels au Musée national de l'histoire de l'immigration, créatrice de la résidence cinéma *Horizons*



© Cyril Zannettacci

Lucile Humbert-Beldjoudi est curatrice, recherchiste et spécialiste des archives audiovisuelles. Historienne et archéologue de formation, elle développe depuis plus de vingt ans des projets à la croisée du cinéma, du patrimoine et de l'histoire des migrations. Au Musée national de l'histoire de l'immigration, elle a conçu le parcours cinéma de l'exposition permanente, créé un fonds audiovisuel spécialisé pour le centre de ressources et participé à la conception du Studio de musique. Spécialiste des archives de *Mosaïque*, elle a initié et développé la résidence de cinéma *Frontières*, créée en 2014 avec le GREC et devenue *Horizon(s)*. Elle est également cofondatrice des Ateliers Djamel Barek, avec le comédien Slimane Dazi. Elle coordonne, aux côtés de Clémentine Deroudille, l'exposition *Une histoire du cinéma français. Héritages maghrébins*.

Chloé Dupont, Chargée d'exposition au Musée national de l'histoire de l'immigration

Diplômée de l'Ecole du Louvre, elle a travaillé au musée d'Orsay, au Petit Palais et au musée Cernuschi avant de rejoindre le Palais de la Porte Dorée en 2018. Au sein du service des expositions, elle a participé à la préparation des expositions *Ce qui s'oublie et ce qui reste* (2020), *Juifs et musulmans en France* (2022), *Paris et nulle part ailleurs* (2022), *Immigrations est et sud-est asiatiques, J'ai une famille* (2023) et *Banlieues chéries* (2025).

Accompagnement scientifique et artistique :

Aurélie Cardin, créatrice du Festival CinéBanlieue,
Solange Poulet, à l'initiative de la création d'Aflam à Marseille

Saison Méditerranée 2026



La Saison Méditerranée 2026 met en valeur la richesse et la diversité des cultures méditerranéennes. Elle célèbre les artistes, les créateurs et les créatrices et les jeunes talents de ces régions, en valorisant les échanges culturels et humains. La Saison Méditerranée, après une ouverture populaire et festive à Marseille, se déroule principalement en France, sur l'ensemble du territoire, entre le 15 mai et le 31 octobre 2026. Elle rayonne sur les rives de la Méditerranée à travers l'organisation de plusieurs événements en lien avec les scènes artistiques, les structures culturelles de la région et le réseau diplomatique français à l'étranger. Cette Saison est l'occasion de valoriser les initiatives des jeunesses et des diasporas, accompagner la création et l'innovation par la circulation des idées et des personnes et encourager les coopérations entre les sociétés civiles, en particulier avec le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte et le Liban.

La Saison a proposé 5 thématiques pour adresser les questions contemporaines en commun : les utopies spéculatives, les identités plurielles, les spiritualités contemporaines, l'histoire collective des migrations, la construction des récits. Portée par le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères et le ministère de la Culture en lien avec la Délégation interministérielle à la Méditerranée, **la Saison Méditerranée 2026 est mise en œuvre par l'Institut français sous le commissariat général de Julie Kretzschmar**.



© Quentin Chevrier / Palais de la Porte Dorée

VENDREDI 30 OCTOBRE | DE 20H À 23H30 | FORUM

Inaugurée à Marseille au mois de mai dernier, la Saison Méditerranée 2026 portée par l'Institut français s'achève au Palais à l'occasion d'une grande fête dans le Forum. Une soirée qui vient clôturer six mois de mise en lumière de la vitalité des cultures méditerranéennes. Du raï mythique et nostalgique aux pulsations électroniques, du dabkeh à la danse urbaine, toutes les générations sont invitées à ce moment festif en compagnie du chorégraphe Mehdi Kerkouche et de ses danseurs, de la chanteuse pop-électro EMEL ainsi que du DJ Kasbah accompagné de guests. Performances, concerts et DJ sets vous attendent, venez vivre, danser et chanter la Méditerranée !



© Mathieu Nouvel /Palais de la Porte Dorée

LE PALAIS DE LA PORTE DORÉE

Institution culturelle pluridisciplinaire, le Palais de la Porte Dorée est constitué d'un monument historique, le Palais de la Porte Dorée, un musée - le Musée national de l'histoire de l'immigration et l'Aquarium tropical. Le Palais de la Porte Dorée est tout à la fois : lieu d'exposition et de diffusion de la connaissance, forum d'expression, lieu de conservation d'espèces menacées, espace de sociabilité, lieu de spectacles et de festivals.

LE MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

Le parcours permanent du Musée national de l'histoire de l'immigration déroule un récit chronologique, thématique et sensible de l'immigration en France en 11 dates repères - de 1685 à nos jours - qui montrent que l'histoire de l'immigration est une composante indivisible de l'histoire de France, à partir de données scientifiques, d'évènements, de récits de vie. Mêlant documents d'archive, photographies, peintures, sculptures, affiches, parcours de vie, créations artistiques contemporaines et outils de médiations numériques pour tous les âges, le Musée apporte à chaque visiteur les éléments essentiels pour connaître et comprendre une part essentielle de l'identité française.

INFORMATIONS PRATIQUES

Accès 293, avenue Daumesnil - 75012 Paris
Métro 8 - Tramway 3a - Bus 46 - Porte Dorée

Les personnes à mobilité réduite accèdent au Palais au 293, avenue Daumesnil (entrée administrative).

CONTACTS PRESSE

Pierre Laporte Communication
Joanna Belin, Miliana Faranda, Laurent Jourdren
T. 01 45 23 14 14
E. portedoree@pierre-laporte.com

PARTENARIATS ET MÉCÈNAT

arte Sofilm views Le Monde mk2 Télérama